

Rencontre « Ces peurs qui nous font peur » - 18 février 2014 à Apprieu

Après un mot de bienvenue et quelques avertissements sur le but de la soirée (il ne s'agit pas de lancer de débats politiques en cette période électorale, mais bien de s'interroger sur les peurs qui traversent notre société et d'échanger sur nos pratiques militantes), quelques exemples d'expressions courantes lues à voix haute par Aurélien, Claude et Bruno permettent d'illustrer l'importance sous-jacente des peurs dans la façon dont au quotidien nous vivons et percevons les mouvements du monde.

I. **La première partie de la soirée démarre par une invitation à témoigner** pour avoir un aperçu des circonstances qui révèlent ce rôle prépondérant des peurs dans la société contemporaine.

Les témoignages et récits sont très divers :

- La peur des « groupes » à l'occasion d'un match de foot.
- La peur d'enseignants vis-à-vis de leur hiérarchie ou de leurs collègues.
- La peur de salariés et de représentants syndicaux dans une entreprise soumise à la violence des procédures d'évaluation avec entretiens individuels et obligation de dépassement des objectifs...
... qui alimente les peurs devant l'affaiblissement des capacités collectives à la résistance (sentiment d'atomisation : « pourquoi suis-je seul à ... ? »).
peurs alimentées en retour par l'esprit de compétition qui nous dresse les uns contre les autres.
- La peur de citoyens désireux de faire bouger leur village mais renonçant finalement à passer à l'action au moment de faire une liste pour les élections.
- La dilemme de devoir choisir entre la peur de perdre son emploi et celle de devoir accepter une délocalisation et un déménagement.
- La peur du rejet associé à une situation précaire dans le secteur éducatif et culturel.
- La peur des changements, même quand parfois ils s'avèrent positifs, comme par exemple la piétonisation de rues dans certaines villes.
- La peur récurrente des roms, des nomades... que l'on peut lire (entre autres) en filigrane des courriers des lecteurs du Dauphiné Libéré.
- Les nouvelles peurs alimentées par les relations virtuelles (fragilité des liens noués sur internet qui ouvrent difficilement sur de la confiance).
- Peur des parents soumis au doute « comment dois-je faire pour m'occuper de mon enfant ? », peur de l'échec scolaire... comme si nous avions perdu nos capacités instinctuelles à être de bons parents.
- La peur engendrée par l'absence de perspectives politiques ou d'avenir collectif (après la mort proclamée de « Dieu » et des grandes utopies, ne resterait qu'un grand Gouffre ?).
- Peur de la relation qui fait que le moindre conflit de voisinage débouche en mairie.
- Les peurs qui nous viennent de l'enfance (peurs entretenues du « pati », de la religion d'antan...).

- Les peurs qui se matérialisent dans des habitudes concrètes, par exemple les anciens qui laissent leur portail ouvert, les nouveaux habitants qui ferment et surprotègent leurs propriétés.
- ...etc

Ce panorama ouvre sur plusieurs axes de débat. Un axe porte sur la question de savoir si toutes ces peurs sont spontanées ou procèdent au contraire d'une instrumentalisation. S'il apparaît évident que le système qui amplifie ces peurs est entretenu à dessein, pour autant, est-il possible de tout réduire à de la manipulation ?

Le philosophe Deleuze est cité pour évoquer le passage d'une société d'enfermement rassurante à une société d'observation qui laisse les individus seuls face au monde. Ce qui ouvre sur une autre interrogation : Ne faut-il pas changer notre regard sur l'Homme ? Une société humaine, ce n'est pas qu'une collection d'individus, la production collective c'est plus que la somme des productions individuelles.

L'idée est avancée que **derrière la question des peurs se profile quelque-chose qui s'apparente à une crise du lien.** La peur ne serait pas ainsi celle de l'absence de perspectives politiques (il en existe), mais celle de l'absence de perspectives qui fassent lien. Idem pour l'affaiblissement de la capacité de résistance : cette peur est d'abord le fruit de l'absence des liens qui rendraient possible une action ou une résistance collective. La peur parentale elle-même est le symptôme d'un lien qui ne fait plus évidence dans notre société. Dit par un autre participant, on retrouve les mêmes constats : « on ne sait plus comment faire du lien », « les liens nous échappent ».

L'analyse est prolongée en évoquant le fait que cette incapacité à bien maîtriser nos liens peut nous pousser à l'agressivité.

Ce qui ouvre sur la seconde partie de la soirée.

II. La seconde partie de la soirée vise à interroger nos pratiques (militantes ou professionnelles) pour tenir compte de cette réalité. Il nous faut affronter cette difficulté, les peurs ne vont pas disparaître du jour au lendemain. Face à la peur, on a besoin d'être rassuré, les injonctions et les jugements ne servent à rien, pire, ils peuvent être contre-productifs.

Un témoignage illustre un exemple d'intervention sur facebook ayant eu une certaine efficacité en jouant sur l'empathie plutôt que sur le jugement ou la montée en tension.

Le débat se polarise un temps sur **la façon d'appréhender le vote FN** et de s'adresser aux électeurs concernés ou tentés. Les uns insistent sur le fait que ces électeurs sont aussi d'une certaine façon des victimes d'un système, des personnes manipulées. D'autres au contraire voient d'abord des acteurs qui véhiculent une idéologie (et refusent de porter sur ces personnes un regard condescendant).

Les échanges conduisent alors à aborder **le rôle de la culture, de l'éducation, de l'information** : « j'ai arrêté de recevoir les informations, maintenant c'est moi qui vais vers elles ». Un autre participant évoque la nécessité de s'élever culturellement et intellectuellement, de se réapproprier nos vies par une alimentation intellectuelle. Un participant évoque ainsi une méthode d'échange reposant sur des questions amenant à prendre du recul, à douter, à mettre à distance les préjugés, les évidences martelées quotidiennement, et même à en rire et à en faire rire.

D'autres interrogations ou remarques fusent :

- Comment en tant que collectif pouvons-nous parler à des individus ?
- Quand on est contre quelque-chose, on fait peur en en parlant, pourtant il faut bien expliquer (comme par exemple pour le traité transatlantique).
- Une comparaison est faite avec la période de la résistance qui a élaboré le programme « les jours heureux », pourtant à cette époque il y avait aussi de bonnes raisons d'avoir peur.
- La nécessité de réinvestir l'espace public est à nouveau avancée.
- Comment lutter contre les médias qui entretiennent les peurs et nuisent à la compréhension des phénomènes ?
- Comment trouver et énoncer des perspectives claires, qui fassent lien ?
- Ne faut-il pas renoncer à un « grand soir » mais viser plein de « petits soirs » ? Les idées, nos idées, diffusent lentement, mais elles diffusent malgré tout.
- En bref comment faire de la politique avec tout cela ?

- Claude donne l'exemple de l'opposition à un projet de « décharge de déchets ultimes » dans le Pays Voironnais qui a fonctionné parce que les opposants ne se sont pas contentés d'être « contre », mais qu'ils ont proposé un projet alternatif crédible, qui a fini par convaincre tout le monde.

La nécessité de proposer des alternatives est soulignée. Ne faire que s'opposer, c'est aussi alimenter une part de « peur ». Proposer, c'est ouvrir une perspective ; proposer une alternative construite collectivement, c'est refaire en même temps le lien qui manque.

- Plusieurs participants insistent sur la nécessité de faire des choses « à notre niveau », de commencer par ses propres voisins. **Il faut se réapproprier notre identité collective : l'humain.**

- Pour autant un participant souligne **l'urgence d'agir.**

- Un autre suggère de lancer un groupe de travail local pour **rendre concrètes les propositions de la 6^{ème} République.**

- Un autre encore souligne que d'ores et déjà des choses avancent, des projets se lancent, et qu'il ne tient qu'à nous de ne « pas avoir peur » et de nous lancer.

Un dernier temps de la soirée est consacré à une possible suite pour poursuivre cette réflexion afin de trouver de nouvelles formes d'action pour recréer du lien, aller au devant des peurs.

Le temps manque, mais chacun recevra un compte-rendu de la soirée et une invitation à émettre des idées de suite, et aussi à rejoindre le groupe de travail qui parmi « les Bourriques » est à l'origine de cette soirée.